

cursif, ive :  
adj. 1792 ;  
coursif ; 1532 ;  
latin médiéval  
cursivus,  
de currere,  
courir.

I. Qui est tracé  
à la main  
courante.  
"On appelle  
cursive  
toute écriture  
représentant  
une forme  
rapide  
d'une écriture  
plus lente".  
(M. Cohen),

Lettres  
cursives.  
Subst.  
La cursive.  
V. Anglaise.

Écrire  
en cursive.

II. Fig. V.  
Bref, rapide.  
Style cursif.  
(Le Petit  
Robert).

## cursives

cursif, ive : adj. 1792, coursif, 1532, latin médiéval cursivus, de currere, courir. 1. Qui est tracé à main courante. "On appelle cursive toute écriture représentant une forme rapide d'une écriture plus lente." (M. Cohen). Lettres cursives. Subst. La cursive. V. Anglaise. Écrire en cursive. 2. Fig. V. Bref, rapide. Style cursif. Le Petit Robert.



# Parmi nos auteurs fétiches...

## Quatre premiers témoignages

"Les figures tutélaires nous protègent et plus, elles nous constituent. Ce serait une illusion de croire que les écrivains ne viennent de nulle part" nous dit Hervé Le Tellier, un des membres de l'Oulipo. Dès sa naissance cet "Ouvroir de littérature potentielle" a porté haut et fort l'affirmation et la reconnaissance des filiations littéraires, certaines affichées, d'autres sciemment masquées. Merci Raymond Queneau, un de ses fondateurs et poètes.

*Cursives* ouvre quatre portes. Ce sont quelques témoignages proposés par des auteures de *Filigranes*. Elles évoquent quatre poètes qui comptent et disent combien leurs propres manières d'écrire et de lire en sont nourries.

À chaque fois elles explicitent des usages et des normes. Elles confirment que se reconnaître dans les choix de travail et de vie d'un autre nous portent. Parfois dans la longue durée.

Toutes expriment un usage de la langue poétique dans lequel nous pouvons nous retrouver en humble fraternité et sororité.

Leurs analyses sont autant d'hommages rendus à des êtres, connus et inconnus, qui, en création comme dans la vie, nous sont chers.

*Cette rubrique est amenée à se poursuivre au fil des prochains numéros.*

## Thierry Metz

### Le choix de Marie-Christiane Raygot

Encore quelques pas dans les travées, toute nouvelle convertie, voilà que je me détourne des ors, des cantates, des rutilances pour me déplacer vers la terre, le seau, les planches, les gravats. Vers la nudité d'un dépouillement, que page après page, j'emporte comme le plus pur des talismans. Voilà que je délaisse l'incantatoire :

*" Grand âge, nous voici / Fraîcheur du soir sur les hauteurs" (1)*

Pour ne désirer qu'entendre ...

*"pleine terre / rien ni personne alentour /  
sinon l'arbre le chêne / et maigre l'herbe"*

*"L'autre / Ce visage qui ne sera nu que par /  
des sources que par l'herbe / interrompu par ma voix /  
je t'accorde pour continuer / à mes mots " (2)*

Parle-t-il encore, parle-t-il toujours à petits bruits, sans pathos, de la déchirure, de Vincent, huit ans, le deuxième de ses trois enfants, fauché par une voiture sur la Nationale !

Thierry Metz était manœuvre. Sans diplôme. Il travaillait comme saisonnier sur des chantiers de terrassement, dans les abattoirs. Il écrivait des poèmes. Soutenu par Jean Grosjean, il avait publié chez Gallimard (1990) l'admirable *Journal d'un manœuvre*. Autodidacte, aux confins du silence et du mot, sur l'attente, la fatigue, la répétition, la fraternité avec les compagnons de misère : "avec sa pioche, Thierry extrait des diamants noirs", a dit Jérôme Garcin.

Il est des êtres pareils à des torches, quelquefois la chance nous offre de toucher leur lumière, d'emprunter le chemin qu'elle dévoile, j'ai eu ce bonheur, je l'ai encore à tenir dans mes mains.

*« L'oiseau / comme un livre / Dans le monde froissé de la page /  
Je l'emporte comme un caillou /c'est tout ce qu'il restera  
du bois que je veille / d'une promenade à l'autre (...) »  
« les voix étaient un bruit lumineux sous le vent » (inédit)*

Langue simplifiée, quotidien modeste partagé, pianissimos berçant, dans l'oreille ce silence faisant une telle alliance avec les mots qu'il ne soit pas possible de les dissocier, de reconnaître la part de chacun.

*« Cela en un jour / à trancher quelques racines /  
en plein vent / la pelle ou le feu / beaucoup de terre  
La main comme un oiseau / enfermée / dehors  
j'en fais une écriture / une langue appelée nulle part / et une fenêtre » (3)*

D'un stage de maçonnerie qui a duré neuf mois il écrit *Dans un grenier de chagrin* et *Lettre à la bien-aimée*

« *Creuser ta voix c'est entendre au loin un ruisseau.  
C'est aller chercher l'eau, t'en donner,  
et seulement du bout des doigts connaître la soif* ».

Sans appui, dans l'écart où s'abîme ou se lève la parole, il ne cesse de creuser, d'ouvrir, de fermer le mot pour ventiler tous les suc.

Pourtant la poésie ne sait plus tendre la main. Ses dernières étoiles s'éteignent, s'éteignent. La pelle de l'enfant devient de plus en plus pressante.

« *30 janvier, 16 heures c'est fini, je quitte l'hôpital. C'est terminé* ».

Quelques semaines plus tard, à 41 ans, Thierry Metz choisit de disparaître. (Hôpital psychiatrique de Cadillac).

M-Ch.R.

- (1) Saint-John Perse, *Amers*
- (2) Thierry Metz, *Terre* (Opale Pleine Page)
- (3) Thierry Metz, *Entre l'eau et la feuille* (Arfuyen)
- (4) Thierry Metz, *Lettres à la bien-aimée* (Gallimard)

.....

## Marcel Migozzi

### Le choix de Michèle Monte

J'avais écrit il y a longtemps un bref article sur Marcel Migozzi où je le qualifiais de "jardinier des mots"<sup>(1)</sup>. Cette expression faisait bien sûr allusion aux nombreux poèmes qu'il a consacrés à son jardin, et, plus largement, à la terre, provençale, corse ou plus lointaine, aux arbres et aux oiseaux. Mais elle évoquait aussi le travail patient de celui qui assemble des mots simples, connus, ordinaires, mais en tire des fruits savoureux et inattendus. Marcel Migozzi est un poète qui redonne au quotidien son poids d'intensité, qu'elle soit heureuse et légère, ou amère et pesante. Du désir de justice, enraciné dans l'enfance pauvre jamais reniée, de la force de l'amour, tour à tour ivresse charnelle et compagnonnage patient, de l'attention aigüe aux saisons du corps et aux mouvements de l'histoire, naissent des poèmes où les mots sont revivifiés par leurs étonnants voisinages.

(1) <https://poezibao.typepad.com/poezibao/2008/03/le-jardinier-de.html>

*La chair la blanche le bouquet, on était jeunes,  
On avait l'une sous la main  
Lisse sous le torrent du corps,  
L'autre fourrée dans les paumes, la neige.*

(Des jours, en s'en allant, éditions Petra, 2016, p.51)

En quatre vers, se trouvent associés la peau, les fleurs, le feu et l'eau, dans un enchevêtrement de sensations : emportement du désir transmis par le jeu avec l'implicite, la syntaxe heurtée, la juxtaposition pressée des mots, unis dans un éclair blanc qui va de la chair à la neige.

Dans une série de poèmes de quatre vers débutant tous par « quelque chose » et évoquant les oubliés de la modernité clinquante, on peut lire :

*Quelque chose dans le poème  
De désarmé comme ne pas  
Dans la boue sans issue de vie  
Pouvoir retrouver du travail*

(Cité aux entrailles sans fruits, édition Gros Textes, 2010, p.28)

Tout vient du placement des mots dans la strophe, de la négation au bord du vide, de la succession implacable des trois noms du vers 3, du retentissement de l'unique adjectif.

Souvent le poème commence par une notation apparemment banale mais qui convoque toute une atmosphère : « Pas un chien sous les arbres chauds », pour s'ouvrir tout à coup à l'imprévu :

*« Passera une jeune fille / Dans le rouge / De l'imagination »*  
(op. cit. p. 15).

D'autres fois, il inscrit d'emblée une tension :

*« dans un éclair de fermeture      doigts »*

que la suite viendra dénouer ou amplifier. Plus rarement, il débute comme une énigme :

*« Foudre verte fourchue »*

qui sera ensuite éclairée ou aggravée.

Déjà dans les premiers recueils - notamment l'admirable *Tout est dans perdre* (éditions Telo Martius, 1990) - mais plus encore dans les derniers, l'émerveillement le dispute à la mélancolie ou à la colère. L'enfance revient comme un leitmotiv, car

*« l'enfance clé de vie possède / de tes jours secrets la combinaison »*  
(À la fenêtre sans rideaux, éditions de l'Atlantique, 2012, p.20),

et, avec le vieillissement, le constat sans concession de la dégradation du corps et la présence de la mort se font plus obsédants (...) :

*la vie n'a nul besoin de sucreries sentimentales  
elle a réservé parmi des ombres anonymes une chambre  
pour la dernière nuit contre le mur du fond tourné  
son vieux visage qui a déjà vu l'invisible c'est le soir les fenêtres  
disparaissent le cœur cesse de rougir il bat pour la dernière fois  
le corps s'éloigne*

(ibid. p. 4)

Cette lucidité désespérée s'appuie sur un travail de langue qui ne recourt pas aux métaphores voyantes, préférant des personnifications plus discrètes, un jeu sur la polysémie et la mise en suspens du sens par les blancs qui distendent les alliances trop attendues et créent de nouveaux liens. Et la force des mots devient résistance au pire, même si des recueils comme *Derniers témoins* en questionnent la pertinence.

Mais, comme la lumière n'est pas absente même des recueils plus sombres, je terminerai par l'amandier de janvier qui parcourt l'œuvre de Marcel Migozzi depuis longtemps et dont la blancheur ne cesse d'appeler l'écriture :

*Dans la duplication des ailes  
Dans la blancheur jaculatoire  
L'amandier monte au ciel.*

*Auréolé d'abeilles, qu'il mérite  
Que la foudre l'envie.*

(Nuit et jours, éditions Phi, 1995, p.34)

*un torrent à l'arrêt  
l'écume / éclaboussée d'abeilles*

\*

*crue moussue / pures fleurs  
inondant le regard*

(Ruralités, éditions Alcyone, 2016, p.39)

Ici les métaphores transfigurent l'arbre à la mesure de l'éblouissement de celui qui regarde, les synesthésies se bousculent, le langage entre en fête tout en restant tenu par les rênes des vers courts ou de la syntaxe précise.

Pour moi, lire Marcel Migozzi, c'est à la fois devenir plus attentive au réel qu'il observe avec acuité et me mettre à l'écoute d'une voix qui, tantôt directe, tantôt détournée, communique au lecteur sa quête toujours renouvelée d'une justesse du langage.

M.M.

## Jeanne Bessière <sup>(1)</sup>

### Le choix d'Anne-Marie Suire

J'entre dans la lecture de ses recueils comme dans une pièce obscure, à pas lents, en prenant soin de ne rien heurter, avec un doute. Ce n'est que dans le temps de cette précaution que l'on trouve bientôt à s'approprier, l'on s'assure, le pas s'affermir et les contours s'affirment, alors un frémissement vous prend, qui tient. Puis l'émotion se révèle et vous garde, comme une ombre propice. Tantôt, on s'en défie, qu'elle ne vous submerge ou vous déstabilise. D'une page l'autre, elle vous tient de l'indifférence déjouée à la gravité des choses de la vie, de la beauté du monde à ses failles, le texte conduit par une retenue assumée, une tension que rompt tantôt le jeu d'une malice ou un état de douceur. Les limites de vos représentations se déplacent, le réel égare ses repères, se réinvente dans la pureté et la profondeur de cette parole mélodieuse et forte et ...

*«Parfois l'obscur désir de laisser trace  
t'invite à transgresser la poreuse paroi des songes »*

et l'on acquiesce au constat

*«Vivre est couleur de perte  
et de sagesse »*

Je les ai connus ensemble, Jeanne et René, ils étaient peintres, elle poète.

*« L'arche avait pris le gîte  
et nous étions ensemble  
à contre-nuit main dans la main »*

Je les ai vus créer, peindre, graver, accueillant généreux, visiteurs, élèves, amis. J'ai lu les poèmes de Jeanne Bessière <sup>(1)</sup>, je l'ai entendue dire ses poèmes, sa voix, le chant des mots. Dans ses vers la nature est là, d'une présence essentielle, vivante, vibrante, celle de la Bourgogne et de l'Anjou de la jeunesse, du Nord qu'elle aime, de notre garrigue nîmoise où elle vivait maintenant, quand je lui rendais visite.

*"Toucher  
l'enfance du matin  
la vie qui bouge entre les branches » .*

Le paysage, l'ombre, le seuil, le reflet, la nuit sont réceptacles, récipiendaires ou révélateurs de nos vies, nos espoirs, nos désirs, nos destins :

*« La vie la mort un jeu de balles  
un jeu de rôles  
où le perdant reprend gage  
quand la nuit se fait chair  
dans l'épaisseur des murs »*

Elle a tenu le projet au :

« *double jeu des apparences : à la fois se fondre dans l'infini  
- ciel, mer, nuit - et se rassembler dans la réalité vécue de l'instant* »

Poèmes inséparables de l'œuvre peinte, aquarelles à la rencontre des transparences et de la figuration, traits parfaits de la gravure. Dans la lecture des poèmes de Jeanne, à l'entendre les lire, à partager des moments de dialogue dans son atelier, j'ai eu la chance de découvrir, d'éprouver la poésie vivante d'une artiste-poète, sa vie longtemps dédiée à l'art, la poésie, la beauté. Toujours elle m'inspire et me donne envie d'écrire suivant ma voie. J'ai la chance de partager son amitié sincère.

« *Mon amour est en moi  
armure souterraine  
un pôle migratoire  
tendre aveuglement* »

A-M.S

(1) Jeanne Bessière est présentée ici <http://www.printempsdespoetes.com/>  
Jeanne-Bessiere. Les textes cités ci-dessus sont extraits de *Cinq pièces pour  
les tombées du jour* et *L'ordre des feuilles* (Barré et Dayez, 1996 p.22)

.....

Michèle Finck

Le choix de Laure-Anne Fillias Bensussan  
*Balbuendo* (Arfuyen, 2012)

*No quieras enviarme  
de hoy más ya mensajero;  
que no saben decirme lo que quiero.  
Y todos cuantos vagan  
de ti me van mil gracias refiriendo,  
y todos más me llagan,  
y déjame muriendo  
un no sé qué que quedan balbuendo.*

Jean de la Croix

Les lignes qui suivent ne prétendent pas à l'analyse du recueil, bien plutôt à un partage de ce qu'il fait résonner en moi, ce qui va à mon corps, mon cœur, mon souffle, et *mon os* (comme dit ici la poète), et par quels chemins, pour que d'autres soient tentés d'y entendre aussi leurs propres élégies, le cri des absents.

D'abord il peut paraître étrange pour présenter ce bel ensemble de trois recueils bien contemporains, de donner en épigraphe un extrait d'un autre très vieux poète.

C'est parce qu'il est bien possible que le titre de l'ouvrage de Michèle Finck, *Balbutiendo*, « en balbutiant », ou « en bégayant », s'enracine en partie dans la mémoire poétique de ce *je ne sais quoi*, *no sé qué* de l'expérience mise en mots par Jean de la Croix.

Il est question pour lui, dans son *Cantico espiritual*, de l'expérience mystique douloureuse du retrait de Dieu, de la perte de la fusion d'amour avec lui. Et même si le parcours poétique de Michèle Finck n'est pas mystique, mais très incarné dans la réalité physique des personnes, la matérialité de la mort, de la sexualité, et de son manque, il s'agit bien ici d'une tentative de saisir l'insaisissable de ce qui fut et n'est plus, d'un aimé aimant qui n'est plus là, mais continue pieusement dans l'incandescence et les déserts de la mémoire, *scansions conjuratrices du noir* sur la page :

*Oubli, prends pitié!(...) Mémoire, prends pitié.*

Car ce dont il est question dans ces recueils, c'est de la perte d'un être aimé : la rupture avec l'amant et la mort du père.

*Sous la lame de l'adieu, Triptyque pour le père mort, Scansion du noir*, les trois ensembles de l'ouvrage ferraillent avec la douleur du manque, de l'absence, et du silence de l'autre, qui crucifie le corps, la mémoire, solide pourtant, et la raison qui flanche, comme chez le vieux mystique ; des récurrents coups de hache ou de couteau mettent l'os - la moelle de l'être - à nu comme chez le crucifié de Mathias Grünewald, synesthésie de torture, hululements d'os combattus par le poème :

*L'oeiloreille gravite autour de la plaie.*

*Et grandit. Immense iris*

*Moiré de rêves qui illuminent la langue.*

Ma lecture m'amène d'autant plus au peintre mystique de la Passion de Colmar que la construction du recueil a quelque chose du retable, triptyques, plis, replis, petites et grandes scènes, échos et symétries, que la mort du père est évoquée avec un réalisme d'hôpital, visage révolté et mains calmes, sac poubelle pour le cadavre, et que les souvenirs du père sont explicitement enracinés en Alsace, une Alsace neigeuse et hivernale, jusque dans ses flocons de cerisier.

Si cet *ecce homo* figure l'agonie du père, c'est aussi celle d'une amante, l'endeuillée, dont le corps est amputé du corps aimé de l'autre depuis que fut "*tranchée au couteau la tresse de [leurs] torses, et qui cri[e] / Seule pieds nus sur / La lame de l'adieu.*"

À travers la neige glacée ou *bègue* de la page ou de l'enfance, ou à travers la dérision de sa propre démente, la dérision *des ailes de géant* de la poésie, paralysées par la douleur tout autant qu'exigées par elle - *Mademoiselle Albatroce*, blanche et noire à la fois, pensionnaire du Docteur Bidenlair, c'est elle -, cette femme, cette voix, rêve de mettre le feu à l'accent aigu fautif



du marbrier sur l'épithaphe *in memoriam* de son père, pour garder vives au moins ses attentes sur la langue et sa haine de l'à-peu-près.

Bien des poètes l'accompagnent. Pour elle comme pour nous, ils convoquent la beauté de la langue pour penser la douleur et conjurer sa folie ; à travers leurs mots, leurs lieux, et leurs ponts, passe sa propre langue : Baudelaire, Nerval au Luxembourg, Apollinaire à Paris, Arvers avec Rilke... et puis Char, Goethe, Quasimodo, Éluard : *Elle est debout sur mes paupières*, dit-il de son *Amoureuse*, et Finck renvoie *L'empreinte digitale de ton âme / Est posée à jamais sur mes paupières. Je chancelle de trop de mémoire...* Les mots vivants des morts initiateurs la font passeuse pour nous, à son tour, de beaux lambeaux d'amour dans la grâce écorchée vive de l'Italie du Sud, de la Sicile, de la Corse.

Je voudrais évoquer aussi la musique du recueil, la place des sons, tantôt squelettes phonétiques qui maintiennent les poèmes, parapets de pointillés (qu'évoque le *silence entre deux notes de Soleil sonore*) à suivre pour ne pas perdre pied dans la rumeur du chagrin ; sons matières à mâcher et masser, faute d'avoir sous les sens le corps aimé comme dans *Passages de nuages en Sicile* (pp. 12-14) ; berceuses à l'enfant orpheline (*À l'écoute*). Ainsi s'inscrivent aussi dans les rythmes et leurs sons le propos des poèmes, ou bien souffle court et balbutiements de la phrase nominale (*Scriptorium*, p.63), *L'os atroce* (p.69), ou bien fugues à motifs et contrepoints comme le "more heart" de *À deux voix* (p.55), où alternent des phrases nominales surréelles mais qui tissent ensemble un fil, parole éperdue et perdue de la fille, et des strophes longues, qui commencent par *Savoir que...* ou *Se souvenir que...*, dans lesquelles la succession de subordonnées, en développant posément des éléments de discours du père, permet à la conscience de la fille de reprendre la main, pour qu'à la fin les deux motifs de la fugue se fondent en ce qui serait en musique une puissante coda :

*Pour une épithaphe de neige : « more heart ».*

Si j'ajoute à propos de ce dernier poème qu'il s'agit de l'admiration du père pour le chef d'orchestre Charles Munch, il sera clair, j'espère, que la musique et les musiciens (Bach, Messiaen...) sont aussi un des propos des poèmes, un lien par-delà la mort entre le père mort et sa fille, l'incarnation d'un héritage.

Il me reste à vous laisser découvrir par vous-mêmes ce merveilleux piano de paille qui ouvre le triptyque au père, et qui, outre l'admiration qu'il fonde pour l'homme qui le fit, nous invite aussi, lui emboîtant modestement le pas, à monter des bûchers d'allumettes de mots, à faire feu de choses simples, à chercher, comme le peintre Soulages, *nos scansions de ce noir* qui n'est pas que cendre mais chaleur et lumière. Car, dit-elle,

*J'écris pour quelqu'un menotté de douleur  
Qui regarde le noir se balafre de rêves.*

L-A.F-B.